

Thierry de Beaucé



Nouveau discours
sur l'universalité de
la langue française



LE MONDE ACTUEL

Gallimard

Extrait de la publication

*à Esther
à Bérénice
avec leurs mots.*

Introduction

•

Quand en 1774 Rivarol gagna le concours proposé par l'Académie de Berlin, il avait une approche triomphante. A l'entendre, la langue française avait conquis l'univers. L'Académie de Berlin n'en doutait pas non plus qui avait posé la triple question : Qu'est-ce qui a rendu la langue française universelle? Pourquoi mérite-t-elle cette prérogative? Est-il à présumer qu'elle la conserve?

Écrire aujourd'hui avec l'aplomb de Rivarol un discours sur l'universalité de la langue française relèverait moins de l'assurance que d'une vaniteuse impiété. Certes, nous trouverions pour répondre du passé les mêmes arguments. Mais l'interrogation, relative au lendemain deviendrait sans objet car – langue de bois – nous croyons savoir déjà que le français se retire des premières places et qu'il ne possède plus l'univers.

Le français se meurt. C'est la litanie à la mode. Son rayonnement sur le monde n'est plus que le reflet vague de splendeurs passées. Plus d'élites pour le recevoir. Plus de fins lettrés pour en goûter les dispositions. Des peuples se referment. Des concurrences se font jour.

La langue s'effarouche à son tour. Elle perd ses qualités, néglige ce qu'il y avait en elle d'inattaquable et de permanent.

Baragouin, le français tel qu'on le parle parodie à peine – ou méprise – les élégances classiques et les références littéraires. Décadences encore du style et du ton, comme si, d'un même mouvement de ressac, la langue perdait son caractère universel et son talent d'éternité. Ces affolements mesureraient-ils une culture en peau de chagrin? Où sont les grands maîtres, les écrivains aux postures nobles qui dictaient au monde la loi de leur goût et les modèles à suivre? Si l'universel n'est plus français, faudrait-il se méfier de l'universel, préférer les valeurs inverses qui s'attachent aux racines et à l'histoire, envisager sous les bribes des modernismes à la mode l'avantage d'une culture à rebours?

Paniques, le français ne serait plus assez fort pour céder sur rien. Pour maintenir l'essentiel, un conservatisme sans concession s'impose. Les Cassandre font boutique de ces propos désespérés. Comme elles sont douces, ces fatalités. Devrions-nous, pour la gloire, devenir des Philopœmen de langage? On se souvient de ce général athénien qui, sans croire vraiment à l'avenir d'Athènes, remporta les dernières victoires de la splendeur attique. Finalement battu et fait prisonnier, il fut condamné à boire la ciguë. Plutarque l'avait surnommé le dernier des Grecs. Ces suicides d'histoire font de beaux tempéraments. La France aime trop vite à goûter la dernière esthétique des décadences supposées. Pourtant le goût déçu du classicisme littéraire, la réduction de notre prééminence culturelle, l'effritement de notre influence linguistique sont autant de données qui ne se confondent pas.

L'amalgame des pessimismes appelle des stratégies défensives. Le vocabulaire militaire convient à leur définition. La métaphore n'est pas un simple effet de langage. Il s'agit bien en effet de protéger des positions, d'ordonner le repli, de dresser les bastions d'une reconquête, de redéployer le dispositif, de mener la guerre sur tous les fronts des images, des

mots, des inventions, et de tenir coûte que coûte les zones menacées d'une influence.

Diverses notions se combinent qui mesurent le relâchement. Il y a la position de la France, son poids politique, économique. Il y a le rayonnement de sa culture, la richesse de ses créations, le magistère de ses contemporains. Il y a l'inquiétude devant les puissances audiovisuelles et les formes d'expression qu'elles imposent. Il y a l'idée d'un pré carré de préférences coloniales, la crainte paradoxale que le français des francophones serve à des intrusions. Il y a aussi la nostalgie d'un humanisme à la française, du premier rôle de notre littérature. Il y a la montée d'autres civilisations et les remises en cause fondamentales qu'elles imposent à notre tranquillité. Après l'Europe seule, l'Occident seul, l'universalisme judéo-chrétien, il faut admettre tant de diversités incongrues dont nous ne maîtrisons plus la manière de penser. Il y a la question de notre adaptation générale au monde moderne et de notre enthousiasme à l'accepter.

Le discours officiel oscille entre deux appréciations du même pessimisme. Pour les uns – tendance Philopœmen! –, le passé auguste et mort ne sera jamais ressuscité. Un combat d'arrière-garde arme encore quelques efforts pour le plus grand bien d'une conception du monde où la France tenait son rang. Pour les autres – tendance Armagnac! –, l'avancée américaine est inéluctable. Elle est le gage du progrès, d'une nécessité scientifique et d'une forme impériale de paix. Dans les deux cas, le français ne peut que s'incliner. Constater ses déboires relève à la fois – et contradictoirement – du patriotisme linguistique le plus jaloux et de la soumission moderniste.

Les politiques lancent des combats imprécis où les analyses de terrain sont contestables et les perspectives mal définies. Certes, pour un pays ancien, le jugement du présent appartient

aux catégories du passé, à l'appréciation d'une situation historique. Mais faut-il encore que les références d'histoire soient exactement mesurées. Le déclin par rapport à quoi? A l'idée tout illusoire qu'on se ferait d'un âge d'or? Trop souvent le combat francophone souffre de nostalgies empanachées, de rêves de Belle Époque.

Le français qu'on regrette et qu'on défend, la conception même de sa vocation universelle relèvent-ils d'une appréciation réaliste ou d'une nostalgie fabriquée? Si nous regardions autrement? Si la grille de déchiffrements avait été faussée? Alors le thème du déclin ne serait plus lui-même qu'un bonheur maussade d'écriture ou un effet de discours. La ritournelle du français perdu serait un déplorable contresens.

A trop nous tromper d'enjeu, nous risquerions de perdre non plus les combats, mais la bataille. C'est bien de demain qu'il s'agit. En affinant une analyse sans parti pris d'amertume, ne faudrait-il pas déplacer les approches afin de convertir le pessimisme arrogant en un optimisme modeste qui vaudra mieux pour l'action?

Rivarol avait une vision monumentale de la suprématie française, éternelle, universelle comme un avatar moderne du classicisme romain. Aujourd'hui, faudrait-il, sur ton de hauteur nostalgique, affirmer malgré tout – et presque incrédule – ce qui constitue encore l'excellence française? Il y a urgence pour le faire. D'autres nations sont là qui s'intéressent à notre langue et – selon l'histoire – ont choisi d'en garder l'usage et d'en afficher la parenté. La tenue de deux sommets francophones à Paris et à Québec en démontre assez la solennité. Des nations nouvelles, des enjeux nouveaux, l'audiovisuel autant que l'écrit, la science et l'industrie appellent nos mots. Il ne s'agit plus seulement de culture.

L'image d'une entreprise est liée à l'image globale de son

pays. La préférence pour un partenaire économique ne peut négliger la préexistence de liens culturels, c'est-à-dire d'une attraction et – mieux encore – d'une compréhension linguistique. Une expérience d'entreprise m'a enseigné sur le terrain ces évidences : mille occasions où les technologies françaises étaient aussi perçues par le goût.

Ayant eu la responsabilité administrative de la politique culturelle extérieure de la France, j'ai pu vérifier que dans un monde d'échanges intensifs, dans un monde médiatique où la formation intellectuelle s'élève, le rayonnement international de notre langue était une priorité économique ou politique. Hormis la force, il n'est pas de diplomatie planétaire sans des mots qui puissent être respectés et compris.

J'aime ma langue d'une passion exclusive qui s'interdit d'autre choix. Je n'aurais pas existé sans elle. Il lui appartient de fouiller – à elle seule – mes pensées les plus secrètes et d'afficher ce que je suis.

Plus de deux cents ans après Rivarol, viendrait le temps de proposer un nouveau discours sur l'universalité de la langue française, non plus celui d'une affirmation éternelle, mais celui d'une interrogation dont la France ne serait plus le seul terme.

PREMIÈRE PARTIE.

Le pessimisme irrecevable

NOMBRES

N'en déplaise aux pessimistes, les chiffres proclament le contraire : jamais autant de personnes dans le monde n'ont parlé le français. Les quarante-cinq États – parfois minuscules – qui en font un usage courant en matière d'éducation ou de communication internationale regroupent trois cents millions d'individus. Cent vingt millions d'entre eux, selon le rapport sur l'état de la francophonie dans le monde, cent quarante millions selon d'autres évaluations, l'utilisent effectivement. Ces calculs oscillent entre une appréciation politique indulgente et un respect plus sévère des critères du langage. L'âge d'or du français – celui de Rivarol – était bien moins ambitieux. En 1708, dix-neuf millions cinq cent mille hommes en avaient l'usage. En 1801, ils étaient vingt-sept millions trois cent mille¹, c'est-à-dire la France elle-même, plus des élites infimes, prestigieuses et éparpillées en Europe.

La multiplication d'aujourd'hui tient aux évolutions démographiques (le monde est simplement plus peuplé), à l'alphabetisation (plus de gens apprennent les langues, savent les écrire, dépassent leurs parlars vernaculaires) mais surtout à la

1. Selon les chiffres donnés par Gabriel de Broglie, in *Le français, pour qu'il vive*, coll. « Le monde actuel » Éd. Gallimard, 1986.

volonté politique des nouveaux États, indépendants, qui ont « récupéré » une langue qui leur avait été si chichement concédée au temps de l'administration coloniale. Présent aujourd'hui sur les cinq continents, le français a atteint une dimension véritablement universelle. En dehors de l'anglais, aucune langue ne connaît une implantation aussi diversifiée : en Europe, les États multilingues selon l'histoire, la Belgique, la Suisse, le Luxembourg, sans compter le voisinage linguistique des vallées italiennes d'Aoste, de la Sarre, de Jersey, Guernesey, d'Andorre.

En Afrique noire, dix-neuf États qui comptent trente-sept millions de scolarisés en français. En Afrique du Nord, les quatre États du Maghreb avec plus de vingt millions de francophones. En Amérique, le Canada qui doit placer le problème particulier du Québec dans le contexte d'ensemble du dynamisme francophone pour admettre l'avantage international d'une situation de bilinguisme; Haïti où le français, plus ou moins créolisé, envahi d'américanismes, reste la langue officielle; les îles françaises et les petits États des Antilles où l'héritage de la langue est ancien. Au Moyen-Orient, le Liban dont la composante francophone est un élément important du difficile équilibre intercommunautaire, l'Égypte (deux millions de francophones) qui choisit, au nom de sa tradition culturelle (l'assimilation ironique et plurimillénaire du cosmopolitisme!), de participer aux réunions de la francophonie.

En Asie, le Viêt-nam, le Laos, le Cambodge où, malgré les massacres et les rejets, les minorités héritées des drames de la décolonisation tiennent encore le gouvernement et l'administration et ne renoncent pas tout à fait à la référence française. En Océanie, les possessions de Nouvelle-Calédonie et Tahiti, confettis d'empire, ou le Vanuatu bilingue affirment la présence du français dans une zone soumise à l'influence

Nouveau discours sur l'universalité de la langue française

Il y a près de deux cents ans, Rivarol avait célébré l'universalité de la langue française, universalité toute relative puisqu'elle se limitait alors, pour l'essentiel, à l'Europe et au parler de cour. Peu enseigné dans l'Empire au temps de la colonisation, le français n'a jamais été aussi généralisé qu'on l'a prétendu.

Étrange paradoxe, c'est aujourd'hui qu'il est le plus parlé. La décolonisation lui a donné sa chance. Pour la première fois dans l'histoire, la langue française n'appartient plus en majorité aux habitants de la France. Dispersée entre les mondes arabes, africains, américains, elle traduit d'autres civilisations, d'autres climats, d'autres références historiques. Ce grand basculement annonce une véritable universalité. Les tenants sourcilleux de l'académisme et du nationalisme linguistique devront se montrer plus modestes. Ils ont perdu le monopole du français.

Sans triomphalisme excessif, sans pessimisme de routine, Thierry de Beaucé mesure dans ce *Nouveau discours* la place que la langue française tient dans le monde contemporain.

Thierry de Beaucé

Thierry de Beaucé a eu des responsabilités industrielles qui lui ont donné l'occasion d'apprécier l'influence de la langue pour la conquête des marchés et l'image d'une France moderne. En tant que directeur général des Relations culturelles scientifiques et techniques au ministère des Affaires étrangères, il a été en charge de la politique culturelle extérieure de la France.



9 782070 712588



Extrait de la publication

88-1 A 71258 ISBN 2-07-071258-3

90 FF tc